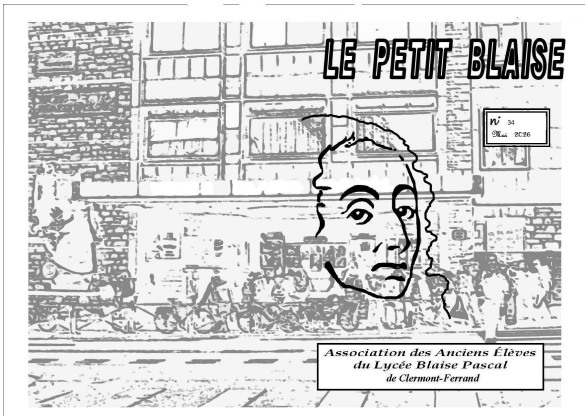


Claude Lanzmann - Écrire la Résistance, entre mythe et réalité

Cinéaste, écrivain et intellectuel engagé, Claude Lanzmann a largement contribué à construire par le cinéma l'histoire et la mémoire de la Shoah. Mais il a été aussi un acteur de la résistance durant la Seconde Guerre mondiale. Ses mémoires publiées en 2009, sous le titre *Le lièvre de Patagonie*, reviennent notamment sur ses années clermontoises. Il se présente alors comme une figure résistante majeure de son établissement scolaire d'alors, le Lycée Blaise Pascal. Pourtant, derrière la figure héroïsée du résistant se dessine une réalité plus complexe quand on la confronte aux documents historiques. C'est une jeunesse confrontée à la guerre et à l'Occupation, à ses pénuries, à ses persécutions, à ses rêves d'engagement aussi. Ces éléments constituent l'arrière fond nécessaire à la mise en perspective de ce témoignage. Il interroge l'écart qui peut se creuser entre la mémoire reconstruite et les conditions concrètes dans lesquelles s'élabore un engagement résistant.



Buste du sculpteur Denis Chetboune

Square de la Place-des-Martyrs-Juifs-du-Vélodrome-d'Hiver à Paris

Réfugié parisien avec sa famille installée à Brioude, Lanzmann évolue dans une région profondément marquée par la proximité de Vichy. Clermont-Ferrand est devenue à partir de 1940 un espace stratégique du régime. L'installation de nombreux ministères, services administratifs, journaux et autorités françaises et allemandes en zone sud transforme alors la région en véritable centre politique secondaire. Clermont-Ferrand, surtout après l'occupation totale de la zone sud par les Allemands à partir du 11 novembre 1942, devient un lieu de tensions permanentes où se multiplient contrôles, arrestations et surveillance. C'est dans ce contexte anxiogène que le jeune Claude Lanzmann poursuit ses études comme interne au lycée Blaise-Pascal. Il est inscrit en classes préparatoires en novembre 1943, aux côtés notamment d'André Wormser, d'Hélène Hoffnung ou encore de Jean-Paul Aron (neveu de Raymond Aron), tous inscrits sous leur véritable identité, contrairement à d'autres jeunes Juifs contraints de se cacher sous de faux noms dans certains établissements scolaires. Cette relative visibilité souligne toute l'ambiguïté de la période : malgré les grandes rafles de l'été et de l'automne 1942, suivies d'une brève accalmie destinée à apaiser l'opinion publique, les déportations reprennent dès le début de l'année 1943. La création de la Milice et l'instauration du Service du travail obligatoire (STO) par la loi du 16 février 1943 renforcent encore le climat de peur. Ce STO impose deux années de travail aux jeunes nés entre 1920 et 1922, tandis que les plus jeunes générations – Lanzmann est né le 25 novembre 1925 –

vivent sous la menace constante des réquisitions, des arrestations et de la répression de plus en plus féroce face à la montée des mouvements de résistance au régime de Vichy et à l'occupant nazi. L'historienne Alya Aglan évoque alors une configuration de guerre civile pour caractériser la période de 1943-1944 en France occupée[1]. Si la résistance a été précoce au lycée Blaise Pascal, portée par quelques individus, à la fin de l'année 1943 des groupes se sont discrètement organisés. A l'échelle de l'Auvergne, les premiers noyaux de résistance se sont formés à l'été 1940, notamment dans le milieu universitaire strasbourgeois (l'Université de Strasbourg est repliée à Clermont-Ferrand depuis la rentrée 1939). Lanzmann s'est donc intégré à un monde résistant scolaire et universitaire développé bien avant son arrivée. Le jeune étudiant participe ensuite au rassemblement de maquisards autour du mont-Mouchet et combat pour la libération du territoire. Il est médaillé de la Résistance.

Ainsi, l'expérience de Claude Lanzmann pendant la guerre s'inscrit-elle dans une réalité historique complexe, loin d'un récit uniquement héroïque. Entre engagement résistant, conditions de survie et reconstruction mémorielle, son parcours permet d'interroger la fabrique de la mémoire confrontée à l'histoire.

Le témoignage, la mémoire

Lanzmann a souvent raconté son expérience de jeune résistant. Elle est un aspect essentiel mis en avant lors de la sortie du *lièvre de Patagonie* en 2009[2]. Il raconte dans son ouvrage qu'il est inscrit depuis la rentrée 1943 en hypokhâgne au lycée Blaise Pascal de Clermont-Ferrand où il prend d'emblée, affirme-t-il, un rôle principal : « Je dirigeais la résistance au Lycée. En vérité, c'est moi qui avais créé le réseau à partir de rien. Devenu membre des Jeunesses communistes, l'été précédent, j'avais réussi en moins de deux mois à faire adhérer quarante internes – khâgneux, taupins, agros – au noyau dur des Jeunesses, et avec leur aide, à en enrôler deux cents autres dans une organisation de masse contrôlée à leur insu par le Parti, les FUJP, Forces unies de la jeunesse patriote »[3]. À lire ces lignes, il semble tout d'abord que c'est plutôt au sein de l'internat que de l'ensemble du lycée, et plus particulièrement dans le milieu des classes préparatoires, qu'il travaille à composer une cohorte de jeunes résistants, assez logiquement recrutés parmi les élèves plus âgés du lycée, davantage en situation de s'engager. Lanzmann en explique les dangers certains au sein même du lycée, du fait de la présence d'élèves issus de familles de « collabos » ou miliciennes, et parfois eux-mêmes miliciens. Un danger encore plus grand dans le déroulement d'activités résistantes dans la ville. Distribution de tracts, récupération et transport d'armes composent le quotidien de Claude Lanzmann et de ses camarades qui, dans une ville pleine de miliciens, doivent observer la plus grande discrétion. Il évoque aussi une activité nocturne dans les caves du lycée, un entrainement au maniement de trois révolvers qui lui ont été personnellement confiés : « nul n'a jamais entendu les détonations assourdissantes qui résonnaient dans les profondeurs, nul n'a jamais rien su ». L'épisode peut surprendre tant la prudence que revendique le jeune homme en est absente. Les activités du jeune Lanzmann s'inscrivent dans un répertoire d'actions classiques des groupes d'étudiants : des activités d'information adaptées au savoir-faire de ces milieux instruits. S'ajoutent des activités logistiques au service de réseaux plus engagés dans la résistance active. L'entrainement au tir apparaît alors comme un pis-aller à l'action directe, horizon d'attente du jeune résistant.

Mais commence ensuite une deuxième période de son engagement résistant, celle du maquis. Claude Lanzmann raconte qu'en février-mars 1944, il est invité par les MUR (Mouvements unis de la Résistance) – dont son père est, selon lui, l'un des responsables pour

le département – à joindre son groupe de jeunes communistes au rassemblement des maquis. Il part de la gare de Clermont pour Brioude car le danger est grand à Clermont alors que la répression se renforce. Il raconte qu'il a su plus tard que la Gestapo (p.150) avait fait irruption au Lycée Blaise Pascal pour venir l'arrêter[4]. Avec la bénédiction du parti communiste, Lanzmann entraîne donc une centaine de jeunes volontaires vers le combat des maquis. Ce rassemblement est vécu comme un moment d'exaltation. Ils ont d'abord rejoint le château de Chabreuges où les jeunes débutent une sorte d'entrainement. Mais confronté à un soudain retournement des dirigeants communistes qui s'abstiennent désormais de participer à cette concentration et lui demandent de détourner les armes récemment reçues d'Angleterre, Lanzmann explique qu'il n'a eu d'autre choix que de rompre avec le Parti pour combattre pleinement aux côtés des maquis regroupés à la Margeride. L'Auvergne est en effet une des régions, avec le Vercors, à avoir connu les plus grandes concentrations de maquisards au sein d'un même lieu de rassemblement[5]. C'est en fait le 8 mai 1944 que Coulaudon, (Colonel Gaspard) et le Comité régional de Libération ont appelé à former avec les « résistants recensés » « un maquis-réduit ». Le 20 mai un 2e ordre appelle tous les FFI à rejoindre « l'armée de libération ». Ce rassemblement a été décidé à l'échelle régionale dans un contexte de répression très dure de la résistance depuis l'hiver 1943-1944. Il s'agit donc à la fois d'un repli de résistants pourchassés et d'un rassemblement en vue de constituer une armée de libération. Positionné au Mont Mouchet, Claude Lanzmann ne participe pas aux combats de ce réduit. Il doit comme beaucoup d'autres se replier et reformer des groupes de guérillas dans le Cantal. C'est là qu'il subit l'épreuve du feu, début août 1944, au cours d'une embuscade à proximité du Lioran.

Le travail historique : confronter ce témoignage aux sources historiques

Le témoignage de Claude Lanzmann doit être soumis à la critique historique. Tout d'abord, si Claude Lanzmann se donne un rôle primordial dans la constitution de la résistance au lycée Blaise Pascal, celle-ci préexiste à son arrivée – elle est à la fois précoce et diverse. Il s'agit de celle de certains personnels du lycée. Lanzmann semble méconnaître ce monde « adulte » résistant, ce qui n'est pas étonnant car il l'écrit lui-même, tout était cloisonné. Il explique ainsi qu'il découvre seulement après guerre que Jean Pérus était un grand résistant. Professeur de Lettres classiques de la Khâgne, il a organisé la résistance à partir du Lycée, à son retour de captivité en 1941. Jean-Jacques Perrin signale son action dans la mouvance communiste, avec la création de comités intellectuels antinazis à Clermont-Ferrand, puis par ses fonctions dans le mouvement communiste Front national (sous les pseudonymes de Vidal ou Fernand). Il fédère alors des résistants communistes au sein du Lycée, et notamment parmi les Khâgneux[6]. Lanzmann a donc été tout à fait en dehors de ce réseau d'importance qui s'est pourtant ramifié dans son environnement direct. Lanzmann tient aussi des propos méprisants envers deux personnels du Lycée interrogés par Marcel Ophüls dans le film *Le Chagrin et la Pitié*. Il regrette à juste titre que le réalisateur ait fait de Clermont-Ferrand une ville symbole de la collaboration. La faute à « une enquête bâclée », à l'exemple de cet interview au cours duquel sont « interrogés à la vavite, deux pions retraités qui ne surent jamais rien de la Résistance à Blaise Pascal »[7]. Là, Claude Lanzmann non seulement réalise la même erreur qu'Ophüls mais il commet aussi une profonde injustice. L'un des deux est Antoine Dionet, qui était bibliothécaire du Lycée et qui a joué un rôle éminent dans la résistance au sein de lycée Blaise Pascal. Il est actif à partir de la rentrée scolaire de 1943. Son rôle a été multiple. Il a protégé des réprouvés du régime de Vichy et des Allemands, en établissant de nombreuses fausses pièces d'identité et en hébergeant des Français traqués, en particulier des juifs. Il a également cherché à informer en diffusant des journaux édités par la résistance. La bibliothèque du Lycée Blaise Pascal est alors devenue un

centre de la résistance en servant de boite aux lettres aux divers réseaux résistants de l'établissement ; notamment celui de Jean Pérus avec qui il siège, à la Libération, au conseil d'enquête chargé de l'épuration de l'Education nationale au niveau académique. Lanzmann avait donc bien peu d'informations sur les membres clés de la résistance au sein du Lycée. Cette méconnaissance a pu lui faire surévaluer son propre engagement, pensant agir dans un désert résistant.

Il commet la même erreur au sujet de la résistance juvénile. Là encore, Claude Lanzmann semble ignorer ou bien délaisse l'existence au moins d'un autre groupe clairement constitué dans son environnement proche. Il évoque dans *Le lièvre de Patagonie* « Aglaé », son contact avec le parti communiste, pseudonyme résistant d'Annie (Anne-Marie) Blanchard. Or les FJUP au Lycée Blaise-Pascal fédéraient aussi plusieurs khâgneuses qui ont constitué un groupe très actif et reconnu : Alberte Bonjean, Jacqueline Woh, Marinette Petit et la fameuse Annie Blanchard. Elles travaillent avec Jean Pérus. On retrouve dans les archives traces de leurs activités et elles ont été aussi homologuées par la résistance[8]. Alberte Bonjean, à la fin de sa vie, a raconté son action avec beaucoup de modestie et de retenue. Une action très semblable dans son volet clermontois à celle d'un Claude Lanzmann. Elle nuançait d'ailleurs l'adhésion politique qu'avait pu constituer le fait d'entrer aux FJUP, qui fédéraient des jeunes issus de familles politiques diverses et qui se retrouvaient dans le réseau davantage par le biais de connaissances amicales que du fait d'un engagement politique avéré.

Ainsi, Claude Lanzmann a-t-il été le chef résistant du Lycée Blaise Pascal ? Assurément non. Il est d'ailleurs inconnu des réseaux clermontois après guerre. Il a été un jeune résistant qui a pu, autour de lui réunir des élèves internes de classes préparatoires, les entrainer à aller combattre dans les maquis d'Auvergne. Un jeune résistant parmi d'autres, au sein même du Lycée. Il a pu considérer, avec bonne foi, avoir joué un rôle éminent qui était plus modeste qu'il ne s'est imaginé. Il a bien été ce combattant FFI homologué après-guerre, là encore parmi d'autres, sans rôle particulier. S'il l'enjolive dans le souvenir ému de sa jeunesse, il faut reconnaître qu'il a bien pris tous les risques encourus par les résistants FFI à l'été 1944. En cela son témoignage est précieux par ce qu'il donne à voir du climat de guerre à Clermont-Ferrand et en Auvergne en 1943-1944, des dangers encourus, parfois avec une certaine inconscience racontée également par Alberte Bonjean. Mais il dit aussi la terreur ressentie à la crainte d'une arrestation, l'obsédante angoisse d'être torturé et l'effroi de la mort si présente. Il atteste aussi de ce désir d'action chez ces jeunes qui brûlent de s'engager dans l'action armée au printemps 1944, lassés d'attendre ce débarquement qui ne vient pas. Lanzmann a donc été un jeune résistant des FJUP, puis un combattant FFI. Il est ainsi homologué aux cotés de son père et de son frère Jacques pour son appartenance FFI, du 2 avril 1944 au 22 août 1944, au sein des MUR. Sans doute n'a-t-il pas été le grand chef résistant qu'il a gardé en mémoire, ce qui n'enlève rien à l'engagement fort contracté, qu'il s'agisse de son action résistante à Clermont ou lors des combats de l'été 1944.

L'héroïsation au risque de l'histoire

En effet, la question du courage et de la mort a habité le jeune Lanzmann. qui aborde dans ses mémoires ce sujet cette fois avec une certaine humilité .Il a été frappé par l'histoire d'un jeune lycéen, Claude Baccot, qui contrairement à lui, a été rapidement intégré dans un groupe d'action. Lanzmann fait de Baccot son héros, un héros qu'il aurait lui-même recruté et présenté à son contact Aglaé. Or rien ne vient confirmer ce lien dans les archives consul-

tées. Claude Baccot ne rentre ni aux FJUP ni dans la résistance communiste. Il a en fait intégré un corps franc, le groupe Cristal – nommé ainsi par le pseudonyme d'Alphonse Roche, responsable militaire de la Résistance pour la région Clermont-Ferrand-Issoire. Ce corps franc appartient aux MUR. Selon le témoignage de Roche en 1952, Baccot était spécialisé dans le sabotage de voies ferrées et de lignes électriques. Le récit de son arrestation rapporté par Lanzmann ne correspond pas non plus à la réalité et sans doute parce que l'écrivain est entrainé par son souvenir héroïsé de ce lycéen. D'après les archives du SRPJ de Clermont[9], Baccot a été arrêté lors d'un flagrant délit de vol de bicyclette. Les policiers semblent penser qu'il trafique des bicyclettes volées et perquisitionnent son domicile où ils tombent sur des armes. Il est alors inculpé de détention d'armes. Il se suicide le lendemain, 17 juillet 1944, dans les locaux de la police. L'enquête de police signale qu'un inspecteur (Davignon), pour lui faire avouer la provenance des armes, l'avait frappé et menacé « d'être remis à la "Gestapo" et fusillé ». Dans ses mémoires, Lanzmann décrit le suicide du jeune héros résistant, encerclé par les Allemands, courant vers les vespasiennes de la place de Jaude où il met fin à ses jours.

Cet épisode est significatif de la manière dont Lanzmann héroïse celui qui, à ses yeux, avait pu être le résistant courageux, celui qui se donne la mort plutôt que de risquer de parler. Nul doute que l'engagement total de Baccot avait impressionné le jeune Lanzmann. Ce récit rapporte peut-être une rumeur qui a eu cours après le drame. Ou bien Lanzmann décrit la scène de film qu'il a pu imaginer, lui qui est devenu cinéaste. Une scène à la hauteur de l'admiration qu'il avait pu ressentir face à ce jeune lycéen au destin tragique.

Les mémoires de Claude Lanzmann ne résistent donc pas à l'analyse historique dès lors que l'on cherche à retrouver la teneur précise de son action. Les sources révèlent un engagement sans doute plus courant, plus secondaire, si tant est que l'on puisse caractériser l'action déterminante d'une minorité de combattants qui ont aidé à la libération du territoire. Cet engagement reste exemplaire de celui d'une résistante étudiante. Lanzmann en a gardé un souvenir plus héroïque que la réalité plus prosaïque. Derrière l'exagération, la méconnaissance voire la fanfaronnerie se cache aussi une sensibilité juvénile d'un jeune engagé dans une période terriblement violente de ces derniers mois de la Guerre.

Aline Fryszman

Professeur d'histoire en classes préparatoires littéraires, docteur en histoire.

Bibliographie:

1- Alya Aglan, *La France à l'envers. La guerre de Vichy 1940-1945*, coll. « Folio inédit », Gallimard, 2020.

2- Voir par exemple le « grand entretien » avec François Busnel sur France Inter :

https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-grand-entretien/claude-lanzmann-les-annees-de-resistance-8413734

3- Claude Lanzmann, *Le lièvre de Patagonie*, Folio, 2010, p. 40 (1e édition NRF Gallimard, 2009).

4- Ibid., p.150.

5- Eugène Martres, *L'Auvergne dans la tourmente 1939-1945*, De Borée, 2000, p. 294 et s.

6- J.-J. Perrin, « Un lycée pendant la seconde guerre mondiale. La Khâgne de Clermont-Ferrand », p. 19-20, *Le Petit Blaise*, numéro spécial 2008.

7- C. Lanzmann, *op. cit.*, p. 51.

8- Archives départementales du Puy-de-Dôme, 2546 W 373, Dossier ONAC d'Alberte Bonjean.

9- Archives départementales du Puy-de-Dôme, 1296 W 1013.